

avait préparé le pirojki chez elle pour éviter de répandre l'odeur du chou dans la résidence des Solokov. Or, il pourrait trouver plutôt improbable qu'un diplomate soviétique ait pris le risque d'inviter à dîner, en petit groupe, une préposée du chiffre des Affaires extérieures qui faisait de l'espionnage pour le compte du Kremlin et deux hauts fonctionnaires du propre ministère de la dame.

Mais Barros ne perd pas son sérieux et pose la grande question, à savoir « était-ce Pearson ou était-ce Norman qui était sondé? ». Il décide que ce devait être « Pearson ». Sans pour autant assurer que les autres voyaient en lui le futur premier ministre, Barros conclut : « on peut affirmer que d'éminents Canadiens, incluant sans aucun doute Pearson et Norman, ont été les hôtes d'un dîner préparé par Emma Woikin » qui était elle-même assise à la table. (162) On peut concevoir, affirme-t-il carrément, « qu'un rapport écrit ... fut remis en mains propres à Moscou par Motinov [un agent de l'ambassade] au début de juillet... » (162).

Si l'on suppose, ce qui est fort improbable, que le dîner d'Emma a vraiment eu lieu, pourquoi est-ce qu'il apparaît à notre limier comme faisant partie d'un mauvais dessein? L'Union soviétique, après tout, était à l'époque le vaillant allié du Canada. Les soupçons de Barros furent par ailleurs renforcés par un déjeuner que Pearson avait partagé avec un diplomate soviétique à Washington. Il avait trouvé ce diplomate intéressant et pensé qu'ils pourraient se revoir, mais il avait pris la précaution d'envoyer une demande d'enquête à Norman Robertson, le sous-secrétaire, sur les antécédents de l'homme en question. Curieuse façon d'agir pour quelqu'un qui veut s'engager dans une « liaison dangereuse »! Mais rien n'arrête un chasseur d'espions professionnel. (Barros 198-9)

L'une des techniques auxquelles Barros a fréquemment recours pour impressionner les crédules est de décrire d'une façon apparemment professionnelle la manière de fonctionner des services secrets soviétiques et d'émettre ensuite l'hypothèse que c'est ce qui a dû arriver dans l'« affaire d'espionnage » d'Herbert Norman ». Par exemple, après avoir expliqué que tous les agents soviétiques sont dirigés par un contrôleur, Barros épiloque pendant huit pages sur l'identité probable des contrôleurs de Norman. (149-59) Ceci sans avoir le moindrement prouvé que Norman était un agent. De même, il se demande qui a bien pu recruter Norman avant d'introduire une preuve quelconque que ce dernier a en fait été recruté. (7)

L'un des instruments qu'il sait le mieux manier dans sa panoplie de chasseur d'espions est naturellement de décréter l'individu coupable par association. Dans un livre dépourvu de faits précis, dûment fondés, cette arme est employée à presque